

Marguerite LÉNA,

l'esprit de l'éducation

Marguerite LÉNA est membre de la Communauté apostolique Saint-François-Xavier. Agrégée de philosophie, elle a été professeur en hypokhâgne au lycée Sainte-Marie de Neuilly jusqu'en 2003. Elle enseigne actuellement au Collège des Bernardins et au Centre Sèvres, à Paris. Elle a principalement travaillé sur la philosophie de l'éducation (*L'esprit de l'éducation*, Fayard, 1981) et a été invitée à participer, à titre d'expert, au synode sur la Parole de Dieu qui s'est tenu à Rome en 2008. Elle a publié de nombreux articles, en particulier dans les revues *Communio* et *Christus*, dont elle a été membre des comités de rédaction, et dans la revue *Études*. Certains de ces articles sont repris dans *Le Passage du témoin* (Parole et Silence, 1999) et *Patience de l'avenir* (Lessius, 2012). La rédaction de *Lumière & Vie* remercie le fr. Pascal DAVID, o.p. pour sa collaboration à la réalisation de cet entretien.

Lumière & Vie : Vous êtes originaire de Bourgogne. Quels souvenirs gardez-vous de votre enfance et de vos années de lycée, dans la France de l'après-guerre ?

Marguerite LÉNA : Bourguignonne par mon père, bourguignonne aussi de cœur et de mémoire, dans la mesure où nos vacances d'enfants nous ramenaient chaque été dans la grande maison familiale, non loin de Taizé, où mon père avait grandi au milieu des vignes... Cet enracinement terrien, du côté paternel, tandis que ma mère comptait un certain nombre d'officiers de marine dans ses ascendants, explique peut-être le besoin de raci-

nes et de vastes horizons qui a marqué, sous des formes diverses, chacun de mes cinq frères et sœurs. Mon frère aîné et moi-même avons vite exercé nos responsabilités envers les plus jeunes, et je crois que mon goût pour l'éducation est né là, dans une famille où la vie matérielle n'était pas toujours facile, mais où nos parents nous ont transmis très tôt, en même temps que beaucoup d'amour, un esprit de désintéressement et de service.

À la fin de la guerre, que nous avons passée dans les Pyrénées, nous sommes rentrés à Paris et j'ai commencé ma scolarité à Sainte-Marie de Passy, un établissement animé par la Communauté Saint-François-Xavier, où les cours n'avaient lieu, à l'époque, que le matin. Ce choix pédagogique, joint au fait que j'ai dû passer un long temps à la montagne pour des raisons de santé, m'a beaucoup marquée : j'ai eu plaisir à gambader dans les livres, j'ai goûté la joie des découvertes personnelles, et j'ai sans doute aussi appris un peu à « habiter avec moi-même »... et à y rencontrer Dieu.

L & V : Vous poursuivez ensuite des études de philosophie à Paris, à la Sorbonne. Pourquoi la philosophie ? Quelle formation recevez-vous dans cette Sorbonne de la fin des années 50 ?

M. L. : J'ai désiré très tôt enseigner, je faisais même des listes fictives d'élèves quand j'étais écolière ! Quand j'ai découvert la philo, j'ai eu le sentiment que cette discipline permettait de rejoindre les êtres au plus vif de leurs questionnements et de leurs attentes. J'aimais beaucoup la littérature, et certains des auteurs rencontrés ces années-là – Péguy, Bernanos – sont restés de fidèles compagnons de route. Mais la philo mettait mon intelligence et ma vie en exercice de compréhension ; cela élargissait prodigieusement mes horizons, et je sentais plus ou moins obscurément qu'il y avait là un chemin d'évangélisation privilégié. Je suis donc allée à la Sorbonne en 1958, une Sorbonne d'avant mai 68, qui éclatait dans ses murs trop étroits, mais où enseignait une pléiade de maîtres remarquables : Ferdinand Alquié, Raymond Aron, Henri Gouhier, Jean Guittou, Vladimir Jankélévitch, Jean Wahl, Paul Ricœur...

1. Marguerite Léna soutient son mémoire pour le DES (diplôme d'études supérieures) en 1961. Paul RICŒUR (1913-2005), philosophe français, disciple de Gabriel Marcel et d'Edmond Husserl, auteur d'une *Philosophie de la volonté* (1950, 1960) et de *Temps et Récit* (1983-1985), est alors professeur à la Sorbonne.

2. Le cardinal Jean-Marie LUSTIGER (1926-2007) a été archevêque de Paris de 1981 à 2005. Il a raconté son itinéraire dans *Le Choix de Dieu* (Fallos, 1987).

3. Le cardinal Jean DANIELOU (1905-1974), jésuite, est un théologien auteur d'une œuvre importante notamment pour la connaissance des Pères de l'Église. Il est le fils de Madeleine Daniélou, la fondatrice, en 1914, de la Communauté apostolique Saint-François-Xavier (<http://communaute-sfx.cef.fr>).

Pour moi qui débarquais d'un monde catholique certes ouvert mais très peu attentif à la culture en train de se faire, c'était une découverte absolue dont je n'ai mesuré qu'après coup la chance. Car on apprenait au contact de ces maîtres ce que signifie lire un auteur, et que le respect des textes de la tradition peut aller de pair avec la liberté de l'intelligence, et même qu'il en est la condition. J'ai choisi de rédiger mon diplôme d'études supérieures sous la direction de Paul Ricœur¹, sur l'espérance, en croisant avec une ambition juvénile Gabriel Marcel, Kierkegaard et le thomisme sur ce thème – le diplôme était médiocre, mais le thème ne m'a plus quittée !

L & V : Comment « le choix de Dieu » s'est-il fait ? Cela a-t-il un rapport avec le choix de la philosophie ?

M. L. : Vous empruntez l'expression de « choix de Dieu » au cardinal Lustiger, et j'en suis heureuse. Car on ne peut parler de la Sorbonne des années 60 sans évoquer le Centre Richelieu : il suffisait de traverser la place de la Sorbonne pour entendre Jean-Marie Lustiger² et Jean Daniélou³ témoigner par leur enseignement et par leur vie que la philosophie n'est pas athée, pas plus que l'intelligence. Je garde mémoire un peu honteuse de l'étudiante timide qui se présenta au Père Lustiger, à la rentrée 1958, et se vit proposer d'entrée de jeu la responsabilité des étudiants chrétiens de sa première année... Une responsabilité que je declinai aussitôt, car je n'avais pas encore compris que Dieu donne toujours les moyens de ce qu'il demande ! Pourtant l'appel de Dieu était déjà là, présent en moi depuis trop longtemps pour que je puisse le dater, et le choix des études de philo avait été fait dans la conscience, obscure mais forte, que c'était ainsi que s'éclairerait la forme concrète de ma vocation. Mais il me fallait encore passer de la vocation rêvée au consentement à ces « maîtres intérieurs » que sont les circonstances, les événements, les rencontres, nos propres capacités et limites...

À la croisée de tout cela, il y avait la Communauté Saint-François-Xavier (SFX), que je connaissais de longue date, qui m'avait formée, dont j'aimais la liberté de formes extérieures et la radicalité du don intérieur. J'avais eu l'occasion, comme lycéenne puis comme étudiante, de m'impliquer un peu dans l'engagement de SFX auprès des enfants du monde ouvrier, à Montreuil-sous-

Bois, et cette dimension de service des plus démunis m'attirait. Quand je suis entrée dans la Communauté, en 1961, j'ai eu le sentiment d'un pays familier, dont je connaissais déjà la langue, et d'un accomplissement très simple de l'appel reçu, sans rien pour nourrir l'imagination, mais qui donnait tout leur sens à mes études, et les changeait en pain pour moi et pour les autres.

De plus, de 1962 à 1965, le Père Daniélou, qui nous formait en théologie, était présent comme expert au Concile Vatican II, si bien que nous avons en quelque sorte vécu le Concile en direct : il nous apportait les différents états rédactionnels des textes conciliaires et nous faisait « plancher » dessus ! Aussi n'ai-je jamais eu à me convertir à Vatican II : il a été ma première initiation théologique.

L & V : Vous allez célébrer l'an prochain le centième anniversaire de la Communauté apostolique Saint-François-Xavier. Quel est le charisme de cette communauté ? Que retenir-vous de la figure de Madeleine Daniélou ?

M. L. : Notre communauté a été fondée en effet il y a cent ans, dans le contexte religieux et culturel difficile du début du XX^e siècle, par une jeune universitaire, Madeleine Daniélou⁴. Elle avait pris une conscience douloureuse du divorce entre la foi et la formation reçue en faculté par les premières générations de jeunes filles accédant aux études supérieures. Elle s'est sentie intérieurement appelée à y remédier. Elle a cumulé dans sa vie les responsabilités de mère de famille, de créatrice d'établissements scolaires, d'auteur d'ouvrages sur l'éducation... et de fondatrice d'une communauté de vie consacrée ! Car très vite des jeunes filles se sont jointes à elle et elle est passée de la conscience d'une œuvre à faire à celle d'une vocation à remplir. Le principe d'unité et le secret d'une telle vie étaient dans son entière disponibilité à l'action de Dieu en elle et par elle, servie par une grande humilité et une confiance inaltérable dans la personne humaine, créée et aimée par Dieu. D'où son estime profonde des dons de la nature et de ceux de la grâce, et la conviction de leur possible et nécessaire convergence au service du Royaume de Dieu.

4. Voir Blandine-D. BERGER, *Madeleine Daniélou 1880-1956* (Cerf, 2002). Les œuvres complètes de Madeleine DANIELOU ont fait l'objet d'une édition récente : *Écrits I, II, III*, texte préfacé, adapté et établi par Blandine-D. BERGER (Cerf, 2011), recensée dans ce numéro.

Je n'ai personnellement pas vraiment connu Madeleine Daniélou, car elle est morte en 1956, mais sa réflexion sur la vie de

5. Maurice BLONDEL (1861-1949), philosophe français auteur de *L'Action* (1893), dont l'influence a été grande sur les théologiens français du XX^e siècle.

6. Léonce de GRANDMAISON (1868-1927), jésuite français. Ses *Écrits spirituels* en trois tomes ont été édités par Madeleine Daniélou (Beauchesne, 1933-1935).

7. Marie-Joseph LAGRANGE (1855-1938), dominicain français, exégète et théologien, fondateur de l'École Biblique et Archéologique Française de Jérusalem et de la *Revue biblique*.

l'esprit, pierre d'attente et pierre d'angle de l'accueil de l'Esprit Saint dans la vie d'un jeune, informait profondément l'éducation reçue à Sainte-Marie. Je n'ai lu ses livres que bien plus tard, soucieuse de recevoir d'abord la sève spirituelle de SFX et de vivre ma consécration apostolique à partir de cette docilité à l'Esprit Saint qui en est la source et le foyer. En ce sens, je suis allée de la conduite de l'Esprit Saint à l'éducation, et non l'inverse ! Il y avait là en tout cas une profonde cohérence. Quand j'ai lu *L'Action* de Blondel, j'y ai trouvé la formulation philosophique de cette unité sans confusion ni séparation⁵.

L & V : Votre communauté est de tradition ignatienne. Que signifie pour vous cette filiation ?

M. L. : C'est effectivement un élément important de l'histoire des origines de SFX, car l'inspiration apostolique de Madeleine Daniélou a pu prendre corps grâce au discernement et au soutien spirituel que lui a apportés d'emblée le Père Léonce de Grandmaison⁶, et cela jusqu'à la mort de ce dernier en 1927. Le Père de Grandmaison était jésuite ; avec le Père Lagrange⁷ et Maurice Blondel, il est de ceux qui ont permis à l'Église de traverser la crise du modernisme. Sa spiritualité d'« humble, simple et ardente docilité à l'Esprit Saint », dans « le recueillement, le désintéressement et l'amour » marque profondément le quotidien de notre vie.

D'autre part, le choix par Madeleine Daniélou de saint François-Xavier comme notre patron est une invitation permanente à élargir nos horizons, à nous faire « passeurs » d'Évangile vers les générations nouvelles, en France, en Afrique, en Asie, comme François-Xavier l'était vers les peuples lointains.

Enfin, à titre personnel, j'ai une immense dette de reconnaissance, à la fois intellectuelle et spirituelle, envers plusieurs jésuites. J'ai déjà nommé le Père Daniélou, mais il me faut ajouter le Père Michel Sales, le Père Gustave Martelet, le Père Bernard Sesboué, sans oublier celui qui m'a permis de vivre les Exercices spirituels dans une inoubliable retraite de 30 jours, le Père Pierre Boyer-Maurel.

L & V : Vous avez consacré votre vie à l'enseignement, et plus spécifiquement à l'enseignement de la philosophie : est-ce un choix de votre part ?

M. L. : En fait, mon choix d'étudier la philosophie de préférence aux lettres était déjà guidé par la perspective de l'enseignement, et c'est même ce désir de partager ce que j'avais goûté et compris qui m'a portée tout au long de mes études. Pour en avoir moi-même bénéficié, je savais ce que peut être une classe de philosophie : une mise en mouvement des intelligences, par la mise en mouvement des grands textes dans lesquels s'est condensée la recherche des hommes sur les questions les plus hautes, les plus vitales aussi, de notre commune humanité.

Comme le suggérait déjà Platon, tout grand texte est un paralysé, un aveugle et un orphelin ; il a fixé le sens dans des mots immuables, il roule au hasard sans choisir ses lecteurs, et son père n'est plus là pour le défendre. Dans le miracle de la classe, voici qu'il s'anime, reçoit le secours de la parole vive qui le commente, le prend à son compte, l'offre à ses inépuisables métamorphoses... Voici qu'il suscite des questions neuves, qu'il accompagne la naissance d'une pensée elle aussi toute neuve, encore à tâtons, comme cette œuvre de Rodin où un visage inédit se détache à demi de la pierre inerte, et qui s'appelle justement *La Pensée*.

J'ai eu la chance immense, dont je mesure combien elle est rare aujourd'hui, d'avoir de vraies classes, c'est-à-dire des jeunes rassemblés par une commune ferveur intellectuelle. J'ai même été, je l'avoue, un professeur heureux de corriger des copies, parce qu'en chacune je voyais, ou je devinais, qu'allait naître le visage inédit d'une pensée en première personne, se faufilant comme elle le pouvait parmi les maladresses de la langue et les fantaisies de l'orthographe...

« Une grande philosophie n'est pas celle qui n'a pas de brèches. C'est celle qui a des citadelles⁸ », écrivait Péguy. Enseigner la philosophie, c'est faire découvrir à des jeunes quelques-unes de ces citadelles qui sont des « acquis pour toujours », *ktèmata eis aei*, et leur permettre d'aller, peut-être grâce aux brèches de ces citadelles, vers l'ailleurs, vers l'autre, vers tous les autres, de s'ouvrir et de s'offrir à des pensées différentes, parfois adverses,

8. Charles PÉGUY, « Note sur M. Bergson et la philosophie bergsonienne », in *Note conjointe*, Gallimard, 1935, p. 35.

mais qu'ils sauront d'autant mieux écouter qu'ils auront patiemment édifié et appris à habiter leurs propres citadelles.

L & V : Comment en êtes-vous venue à enseigner à la fois à des étudiants de 18 ans qui préparent des concours de Grandes Écoles et à de jeunes hommes qui s'apprennent à devenir prêtres ? Est-ce le même acte d'enseignement ?

M. L. : Cela fait partie des imprévus de la vie apostolique ! Quand se sont ouvertes, à Sainte-Marie de Neuilly, les classes préparatoires littéraires, en 1970, j'ai reçu la charge de l'hypokhâgne que j'ai gardée jusqu'à ma retraite en 2003. Mais, en 1985, Mgr Lustiger créait le séminaire diocésain de Paris, de manière d'abord très artisanale et modeste, avec les moyens du bord ! Comme il me connaissait depuis la Sorbonne, j'ai fait partie des moyens du bord... et je n'ai plus quitté le navire puisque j'y assure toujours des cours.

Il y a bien sûr de réelles différences entre enseigner la philo à des étudiants qui ont choisi la voie sélective des classes préparatoires, parfois pour différer les choix décisifs, et l'enseigner à de jeunes hommes que Dieu appelle au sacerdoce et qui ont déjà posé un choix de vie, avec ce que cela suppose de maturité humaine et spirituelle. La résonance des textes étudiés n'est pas la même.

Mais il faut parfois convaincre les séminaristes de l'importance de ce détour par la philo, non seulement pour leur futur ministère, mais dès à présent, pour l'évangélisation de leur propre intelligence. Car cette évangélisation commence déjà dans le souci et le respect de la vérité, dans l'estime de ce que Benoît XVI appelle « la grande raison », au-delà de ses capacités opératoires et instrumentales, et dans l'accueil généreux des questions que chaque philosophe attrape par un bout qui lui est propre, mais en vue d'apporter à tous un peu plus de lumière.

Depuis plusieurs années, j'anime également un séminaire au Centre Sèvres. J'ai ainsi la chance d'avoir un pied dans chacune de ces deux facultés, et je m'y sens aussi à l'aise de part et d'autre ! J'apprécie au Centre Sèvres la pédagogie marquée par les Exercices spirituels ignatiens, ainsi que le recrutement très

international ; j'apprécie à la Faculté Notre-Dame l'enracinement de l'enseignement dans la Parole de Dieu et dans la vie du diocèse. Je bénéficie en chacun de ces lieux d'une totale liberté dans la manière d'aborder les questions et de choisir les auteurs à étudier.

L & V : Vous avez été appelée comme « experte » au synode qui s'est tenu à Rome en 2008 sur le thème de la Parole de Dieu : pouvez-vous nous dire comment cela s'est fait et quels enseignements vous tirez de cette expérience ?

M. L. : Cela fait encore partie des surprises de la vie apostolique ! D'autant plus que je ne suis ni exégète ni théologienne de profession, simplement une lectrice aimante et priante de l'Écriture Sainte, que j'ai toutefois été amenée à étudier de plus près et à faire étudier aux jeunes de ma Communauté. Je suppose que le diocèse de Paris souhaitait envoyer une femme au synode, et m'avait sous la main...

Je lui en ai une grande reconnaissance, car ce fut une magnifique expérience de l'Église en acte d'accueil de la Parole, dans la diversité de ses expressions et des formes de sa réception, d'un bout du monde à l'autre⁹. Ce n'était pas rien d'entendre une jeune femme russe raconter sa conversion à l'écoute de la trahison et du repentir de Pierre, dans *La Passion selon saint Jean* de Bach, un évêque lituanien rappeler comment la Parole apprise par cœur a permis la traversée des années sombres, des évêques africains évoquer les obstacles économiques et linguistiques à la diffusion de la Bible, etc.

Il y a eu dans ce synode un climat d'intensité spirituelle lié à cette écoute commune de la Parole et de ses témoins, que le pape Benoît XVI a su parfaitement traduire dans son exhortation apostolique *Verbum Domini*¹⁰. Il est vrai qu'un synode est une lourde organisation qui rend parfois difficile d'approfondir les questions et de conduire à terme les éventuels débats, mais il m'a semblé que son principal bénéfice est dans l'expérience ecclésiale elle-même qui s'y vit. Et peut-être l'élève de sixième qui, avant mon départ, m'interrogeait : « Est-ce que tu l'as entendue, toi, la Parole de Dieu ? » exprimait le mieux, par anticipation, le fruit que je retiens du Synode !

9. Cf. Marguerite LÉNA, « Les voix de la Parole. Échos d'un synode romain », in *Nouvelle Revue Théologique*, tome 131/n° 2, avril-juin 2009, p. 177-195.

10. Exhortation apostolique post-synodale *Verbum Domini* (*La Parole du Seigneur*), 2010.

L & V : En 1981, vous publiez un premier livre : *L'Esprit de l'éducation*. Viennent ensuite de nombreux articles que vont recueillir deux nouveaux ouvrages. Comment ces publications sont-elles nées ?

M. L. : Je dois l'initiative de ce premier livre à la revue *Communio* qui souhaitait lancer une collection liée à la revue, et nous a sollicitées pour un ouvrage sur l'éducation, dans l'esprit de notre tradition éducative¹¹. Ma supérieure m'en a confié la mission, sans savoir qu'à 15 ans je rêvais d'écrire sur l'éducation ! Au départ, je pensais qu'il suffisait de reprendre et d'actualiser la pensée de Madeleine Daniélou. Mais très vite je me suis rendu compte qu'il me fallait, pour être fidèle à son inspiration, la penser à frais nouveaux dans mes propres catégories, me mettre moi-même au clair avec cet héritage que j'avais reçu de manière plus existentielle que pleinement réfléchi.

11. Marguerite LÉNA, *L'Esprit de l'éducation*, Fayard, 1981, 3^e éd. Parole et Silence, 2004.

12. Henri BERGSON (1859-1941), philosophe français auteur de *L'Évolution créatrice* (1907) et des *Deux Sources de la morale et de la religion* (1932). Il fournit à Madeleine DANIELOU les concepts philosophiques de son premier livre, *Action et Inspiration* (1937). Bergson constatera entre eux une « sympathie de pensée ».

13. Madeleine DANIELOU, *L'éducation selon l'Esprit* (1939), republié in *Ecrits I*, Cerf, 2011.

Madeleine Daniélou avait formulé ses intuitions éducatives dans une conceptualisation qui devait beaucoup à Bergson¹², mais aussi à saint Paul, servie par une langue chaleureuse et nourrie de ses lectures littéraires. Je ne pouvais lui être fidèle qu'en creusant à la même profondeur à partir de mes propres sources intellectuelles et spirituelles : citons en vrac Platon et Pascal, Maurice Blondel et Hannah Arendt, Jean-Paul II et le Concile Vatican II, mais aussi Claudel et Soljenitsyne... et bien sûr l'Écriture Sainte. Le titre choisi, *L'Esprit de l'éducation*, voulait témoigner de cette libre filiation à l'égard de *L'éducation selon l'Esprit*¹³, et du souci partagé de lier la formation de l'esprit et la docilité à l'Esprit Saint.

Le hasard a voulu que ce livre paraisse au moment où la loi Savary mettait en péril la liberté de l'enseignement, ce qui a obligé l'enseignement catholique à s'interroger sur ses raisons d'être et sur sa mission spécifique. Du coup, mon livre venait à point nommé. Il ne traitait pas directement de pédagogie, ne se plaçait pas non plus au plan sociopolitique, mais il s'efforçait de fonder en raison et en grâce l'action et la relation éducatives.

J'ai donc été amenée, à sa suite, à intervenir dans un certain nombre de lieux et d'instances, non seulement en France, mais aussi au Portugal, en Suisse, et jusqu'au Bénin ! Cela a considérablement dilaté mon champ de vision et de réflexion, et entassé pas mal de

textes de conférences dans mes placards... D'où l'idée d'un second livre, *Le Passage du témoin*¹⁴, qui recueille en quelque sorte le fruit de cet élargissement du regard et de l'expérience.

14. Marguerite LÉNA, *Le Passage du témoin. Éduquer, enseigner, évangéliser*, Parole et silence, 1999.

L & V : Pourquoi avoir donné pour sous-titre à ce livre, *Le Passage du témoin*, les trois verbes suivants : *éduquer, enseigner, évangéliser* ? Cela va-t-il ensemble ?

M. L. : Ce sont trois verbes différents, mais il y a là en réalité, pour une conscience chrétienne, un seul geste dont la course de relais offre une belle image, car « passer le témoin » y est un geste fort et les sportifs le savent bien ! Dans une école animée d'esprit apostolique, éduquer, enseigner et évangéliser sont ce geste fort : trois activités inséparables, qu'il faudrait peut-être lire en sens inverse, en tout cas inlassablement fécondées les unes par les autres.

La tradition éducative des Centres Madeleine Daniélou se réclame de cette unité, sans mainmise indiscrete sur les âmes, ni réduction de la foi chrétienne à un supplément facultatif d'humanité. La formule de notre vœu apostolique nous consacre au « service de nos frères », et toute notre activité de formatrices est prise dans cette *diakonia*, en est une expression et une mise en œuvre. Dès lors, éduquer n'est jamais dresser, mais toujours s'adresser ; enseigner n'est pas conditionner, mais rejoindre ce for intime où mûrit le discernement et s'éveille la conscience ; évangéliser n'est pas « propagander », mais permettre à un jeune de découvrir le nom qu'il a pour Dieu et la mission qu'il a pour, par et avec les autres.

L'unité de ces trois verbes est d'ailleurs objet d'espérance plus que de possession, c'est plutôt l'étoile qui guide le voyageur que la perle qu'il tient dans la main. Quand il s'agit des choses de Dieu et des choses de l'homme, dans leur laborieuse alliance, le « passage du témoin » ressemble toujours plus ou moins à une Pâque. Tout éducateur chrétien, témoin de l'homme auprès de l'enfant, témoin de Dieu auprès de l'homme, en sait quelque chose.

L & V : Pourquoi ce thème de l'espérance, au cœur de toute votre œuvre ?

M. L. : Peut-être justement parce que c'est la vertu la plus décisive pour un éducateur ! Je vous ai dit que l'espérance était le thème de mon mémoire d'études supérieures ; je ne me doutais guère, alors, qu'il m'accompagnerait jusqu'à maintenant...

J'ai été marquée, à l'époque, par les pages de Gabriel Marcel, écrites en 1942, aux heures les plus noires de l'Occupation, sous le titre *Esquisse d'une phénoménologie et d'une métaphysique de l'espérance*¹⁵. Il y distingue l'espérance de l'espoir, en soulignant que l'espérance est « une espèce nue et désarmée du désir », sans prises techniques sur son objet, sans l'aveuglement de l'optimisme ni la résignation du fatalisme. C'est une attitude de confiance dans la bonté métaphysique de l'être ; cette confiance va toujours au-delà du vérifiable, et pourtant elle contribue paradoxalement à attester et à faire advenir cette bonté.

15. Gabriel MARCEL (1886-1973), philosophe et dramaturge français auteur d'*Homo Viator. Prolégomènes à une métaphysique de l'espérance* (1945), Éditions Présence de Gabriel Marcel, 1998.

Je crois qu'il y a là un secret de vie pour tout éducateur. « Désespérer d'un être, c'est le désespérer », écrit aussi Gabriel Marcel. Inversement espérer en un être, c'est lui ouvrir son avenir, lui « faire crédit », et c'est bien là le geste inaugural et permanent de l'éducateur : il s'agit toujours de voir, ou plutôt de pressentir et d'aimer « ce qui n'est pas encore et qui sera », et de faire inlassablement « des sources avec de la vieille eau », selon les belles formules de Péguy¹⁶. Seuls nous font grandir les regards qui nous espèrent¹⁷. Dans nos sociétés désenchantées, incertaines de leur avenir, souvent hésitantes sur les héritages à transmettre, ces regards sont rares ; ils n'en sont que plus précieux.

16. Charles PÉGUY, *Le Porche du mystère de la deuxième vertu*, in *Œuvres poétiques complètes*, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 1954, p. 177 et 278.

17. L'expression est du Père Paul Baudiquey.

C'est d'ailleurs pourquoi je ne voudrais pas limiter le thème de l'espérance à la tâche éducative. En travaillant la pensée de Paul Ricœur, je me suis avisée que cette notion, et plus encore cette attitude, parcourt toute son œuvre et y constitue un lieu philosophique de première importance, depuis l'ouvrage de 1947 justement consacré en partie à Gabriel Marcel¹⁸, jusqu'à l'émouvant témoignage posthume que constitue *Vivant jusqu'à la mort*¹⁹. Il y a là un *intellectus spei*, une intelligence de l'espérance qui est aussi intelligence par l'espérance, et qui dessine une sorte d'horizon obstinément ouvert entre des perspectives trop courtes : entre scepticisme et dogmatisme, entre philosophie triomphale

18. Paul RICŒUR, *Gabriel Marcel et Karl Jaspers. Philosophie du mystère et Philosophie du paradoxe*, Édition du Temps présent, 1948.

19. Paul RICŒUR, *Vivant jusqu'à la mort*, suivi de *Fragments*, Seuil, 2007.

de l'histoire et abandon à l'absurde, entre exigence du système et conscience des limites...

À cet égard, la question kantienne « Que m'est-il permis d'espérer ? » joue un rôle décisif : l'espérance y reçoit en effet un statut pleinement rationnel, si bien que l'*intellectus spei* devient chez Ricœur le gond où s'articulent, sans confusion des domaines de compétence et des styles d'investigation, son travail proprement philosophique et ses sources religieuses²⁰. Peut-être même l'espérance est-elle aussi ce qui relie son intention philosophique et ce qu'on peut appeler son intention existentielle de penseur et de croyant : sa manière propre de formuler le « Me voici » reçu de l'Écriture et le « *Hier stehe ich* » (« Me voici devant vous ») reçu de Luther.

20. Cf. Marguerite LÉNA, *Patience de l'avenir. Petite philosophie théologale* : « Paul Ricœur : espérer pour comprendre », p. 225-242.

Dans le contexte actuel, ces vues ont une grande pertinence. Devant l'empire des pouvoirs financiers, technologiques, médiatiques, cette trouée d'espérance rompt les systèmes clos et déchire les horizons trop bas. Elle ouvre à nos ambitions, à nos désirs, un champ d'exercice plus large, plus exigeant aussi, que celui de la performance et de la consommation. Elle s'offre comme un connecteur entre les attentes de nos sociétés et l'offre de salut dont est porteuse l'Église.

L & V : Dans *Patience de l'avenir*²¹, vous développez des analyses philosophiques, mais vous commentez aussi l'Évangile et vous parlez du Christ : est-ce un ouvrage de philosophie ou de théologie ? Peut-on vraiment faire de la philosophie lorsqu'on est chrétienne et consacrée à Dieu ?

21. Marguerite LÉNA, *Patience de l'avenir. Petite philosophie théologale*, Lessius, 2012 (recension de Pascal DAVID dans *Lumière & Vie* n° 297, janvier-mars 2013, p. 131-132).

M. L. : Peut-être est-ce un privilège féminin de transgresser allègrement les frontières des disciplines universitaires ! Je reconnais que je ne m'en suis pas privée dans ce dernier livre... quitte à le rendre difficilement classable dans les bibliothèques. Cela peut s'expliquer en partie par le fait que beaucoup des textes qui le composent sont nés à la demande de revues qui ne sont pas des publications directement philosophiques, qu'il s'agisse de *Christus*, des *Études*, ou encore de *Communio*.

Mais je crois que cela engage en réalité quelque chose de plus profond en moi : la conviction que la démarche philosophique

conduit au seuil du mystère que la foi nous révèle, ou encore que le Christ est véritablement, non pas *summus philosophus*, comme le qualifiait Spinoza au dire de Leibniz²², mais « l'héritier des nations », c'est-à-dire celui vers qui convergent et en qui s'accompliront un jour tous les efforts de pensée, toutes les quêtes et requêtes tâtonnantes de vérité et de sens qui travaillent l'histoire des hommes – et donc la philosophie.

22. Cf. Xavier TILLIETTE, *Le Christ dans la philosophie*, Cerf, 1990, p. 71-72.

Je suis pleinement consciente de la différence des sources, des méthodes et des visées de la philosophie et de la théologie, et je tâche de veiller de mon mieux à respecter ces différences dans mon enseignement. Mais il ne s'agit pas pour moi de mettre en résonance, ou en face à face, philosophie et théologie comme deux disciplines dont chacune a sa rationalité propre, et d'en préciser les rapports complexes, comme le fait exemplairement Jean-Paul II dans l'encyclique *Fides et ratio* (1998).

Il s'agit plutôt de mettre mon effort de philosophe en présence et sous la mouvance du Christ. Ce n'est pas une relation de corpus à corpus – des œuvres philosophiques face à l'Écriture Sainte ou aux grandes théologies constituées. C'est davantage une relation de corps à corps – de mon corps de philosophe, c'est-à-dire de toute ma capacité d'expression, de rencontre, de pâtir et d'agir – toute mon histoire propre – avec le Corps mystique du Christ, dans lequel je suis prise par mon baptême et ma consécration, et dans lequel sont aussi pris, mystérieusement mais réellement, « d'une manière que Dieu seul connaît »²³, tous les efforts de l'homme vers la vérité.

23. Allusion à Vatican II, *Gaudium et spes*, § 22

Corps à corps, et donc mystère eucharistique, vécu quotidiennement comme une mystérieuse « communication des idiomes » entre l'unique offrande pascale du Christ et la très banale offrande du travail quotidien. Corps à corps, et donc combat, car l'unité n'est jamais immédiate, et je crois que l'enjeu de ce combat spirituel n'est rien de moins que la sainteté de la raison, ce qui suppose une fameuse conversion ! C'est le sens de la formule paulinienne qui animait déjà *L'esprit de l'éducation* : « L'Esprit se joint à notre esprit pour témoigner que nous sommes enfants de Dieu » (Rm 8,16). Si notre esprit est la demeure de l'Esprit Saint, rien dans notre réflexion ne saurait être purement profane. Si nous sommes réellement enfants de

Dieu, quelque chose de notre ressemblance filiale doit pouvoir s'exprimer dans les pensées que nous formons. Mais encore faut-il pour cela ne pas trop encombrer la demeure où accueillir le Maître intérieur.

C'est la raison pour laquelle j'ai choisi, pour sous-titre de *Patience de l'avenir*, « petite philosophie théologique » : le théologal est le théologique vécu. Comme l'écrivait un carme, le Père Victor Sion : « Rien n'a plus modeste apparence que le théologal. Ou, plus exactement, rien n'épouse mieux la substance des choses ordinaires, ne se cache avec plus de joie sous leur écorce, ne s'exprime plus heureusement à travers elles que la pure vie théologale... Plus cette vie nouvelle est profondément divine, plus aussi elle reste profondément et simplement humaine²⁴ ».

24. Victor SION, o.c.d., *Réalisme spirituel de sainte Thérèse de Lisieux*, coll. « Foi Vivante », Lethielleux, 1972, p. 16.

Pour recourir à une parabole évangélique, je vis ma vocation de consacrée, dans l'enseignement de la philosophie, à la manière de cet homme qui, ayant découvert un trésor dans un champ, ne peut s'en rendre propriétaire qu'en achetant tout le champ (Mt 13,44). Tout le champ : toute la quête des hommes vers la vérité de leur commune humanité, à travers errances et tâtons, dans le quotidien des jours, l'obscurité de la nuit et l'attente de la lumière. Le trésor lui-même – la perle du Royaume – ne se laisse pas acheter, car il est sans prix. Mais le champ, lui, doit être acheté au prix du travail et de la peine, et cultivé patiemment ! Mais, tandis qu'on le cultive de son mieux, demeure en son centre le rayonnement discret de la perle...

L & V : Vous êtes une femme engagée dans l'Église, vous enseignez à des séminaristes, vous participez à un synode : qu'est-ce que cela veut dire d'être une femme dans l'Église catholique ? Comment pouvez-vous y prendre la parole ?

M. L. : J'ai coutume de dire que mon identité de femme n'a pas été un obstacle dans les missions qui m'ont été confiées dans l'Église mais plutôt un atout ! Car, d'une part, notre Communauté est née dans le contexte de la promotion sociale, culturelle, ecclésiale des femmes, et continue à y contribuer modestement, en particulier en Afrique et dans les quartiers défavorisés où nous sommes implantées. D'autre part, je suis

arrivée à l'âge adulte au moment où beaucoup de responsables dans l'Église prenaient conscience que les femmes ont peut-être elles aussi quelque chose à dire, une intelligence du Mystère, une expérience de la vie chrétienne, de l'éducation et de l'accompagnement spirituel, du discernement des esprits, qui est un bien commun pour toute l'Église, ordonné à tout le Corps mystique. Je suis donc personnellement dans l'action de grâces pour la confiance qui m'a été faite plutôt que dans la revendication de missions – que j'ai reçues sans les avoir cherchées.

Mais je dois dire que l'expérience qu'il m'est ainsi donné de vivre, à moi ou à l'une ou l'autre de mes sœurs de SFX, à travers l'enseignement aux séminaristes ou l'accompagnement de retraites sacerdotales, me confirme dans la conviction qu'il y a là un vaste champ ouvert à une collaboration féconde entre hommes et femmes, qui ne fait souvent que commencer timidement ! Je crois même que, dans le contexte actuel d'indifférenciation croissante entre les sexes, l'Église est appelée à avoir, non seulement une parole prophétique, mais une pratique prophétique. Elle peut faire de cette différence, non une subordination « cléricale », comme tant de gens le pensent, surtout s'ils sont éloignés de l'Église, mais le lieu d'une complémentarité effective et visible.

Je remarque que la manière féminine d'aborder un texte de l'Écriture, ou une situation délicate appelant un discernement et une décision, est différente – ce qui ne signifie pas meilleure – de celle d'un homme. Il est dommage que l'Église se prive encore trop souvent de l'apport de la moitié de l'humanité quand il s'agit d'annoncer publiquement la Parole de Dieu ou de juger des décisions à prendre dans un contexte donné ! On constate actuellement une raréfaction des vocations féminines apostoliques. A-t-on assez conscience que, dans bien des milieux, le contact concret avec l'Évangile était assuré par la religieuse soignante, ou enseignante, qui prolongeait dans le don d'elle-même les gestes mêmes du Christ enseignant et guérissant ?

Comment des vocations sacerdotales masculines pourraient-elles s'éveiller si des femmes n'assurent pas cet engendrement dans l'ordre de la grâce qui est leur vocation propre dans

l'Église ? Comment, aujourd'hui, dans un contexte totalement renouvelé, appeler les femmes à ce don sans calcul ni retour ? Comment les aider à prendre conscience que l'Église a besoin, non seulement de leur dévouement, mais de leurs compétences, de leur féminité, de leur manière proprement féminine d'annoncer la Résurrection du Seigneur et de décliner la vocation universelle à la sainteté ?

L & V : Comment voyez-vous le rôle de l'école et celui de l'enseignement catholique aujourd'hui ? Que faut-il transmettre ?

M. L. : Nous ne savons pas de quoi le monde de demain sera fait, mais nous sommes sûrs qu'il sera un monde difficile, où les situations acquises seront fragilisées, où l'Europe et les USA n'auront plus le leadership économique et politique. À SFX, nous avons la chance et la grâce d'être présentes en Côte d'Ivoire, au Tchad et en Corée, et nous percevons quelles richesses d'humanité et quelles ressources spirituelles la jeunesse de ces pays peut apporter à l'ensemble de la famille humaine. Nous n'avons donc pas peur de la mondialisation, qui déploiera de plus en plus la catholicité de l'Église, mais nous avons aussi conscience que l'Europe garde une mission dans le monde.

Elle apprend, lentement, à donner une forme politique inédite à son unité plurielle, de même qu'elle a su inventer au cours du temps les institutions qui articulent les différences fondatrices de toute humanité : la différence des sexes dans le mariage, la différence des générations dans les traditions éducatives, des écoles monastiques à l'école de la République. Nous savons mieux désormais que cet héritage est fragile, et donc confié plus que jamais à notre fidélité créatrice, si nous voulons le transmettre aux nouvelles générations comme un héritage de vie.

Nous savons aussi que la foi chrétienne se vivra différemment en s'inculturant dans d'autres univers de pensée, et que les chrétiens seront plus que jamais attendus et jugés sur la réalité de la charité qui les anime et sur la force de l'espérance dont ils seront capables de témoigner. C'est pourquoi les trois encycliques du pape Benoît XVI sont une feuille de route pour l'Église, puisqu'elles sont précisément centrées sur la charité

et sur l'espérance, et en soulignent la puissance opératoire dans les situations d'épreuve et jusque dans les fonctionnements de la vie économique. Elles sont aussi, me semble-t-il, une feuille de route pour une école catholique – et même pour une école tout court ! De surcroît, l'appel du pape François à une Église plus attentive aux « périphéries » et plus centrée sur le message évangélique ne peut que stimuler les éducateurs dans leur effort pour rejoindre les jeunes et les conduire au Christ...

Que peut faire l'École ? Apprendre à conjuguer le verbe « être » plutôt que le verbe « avoir » ; donner à des jeunes des raisons d'espérer ; investir dans leur formation et leur accompagnement le prodigieux capital d'intelligence et de charité éducative suscité au cours des siècles par les grands fondateurs des ordres enseignants ; faire de l'éducation une option prioritaire de cette charité vécue, dans la conscience qu'on œuvre ainsi à la paix sociale et internationale ; centrer l'enseignement, non sur les seuls savoirs que les technologies de l'information fournissent hors de l'école en abondance et en désordre, mais sur l'intégration de ces savoirs et l'éveil de la liberté de juger, de choisir, de penser par soi-même, d'écouter et d'accueillir l'autre que soi...

25. Emmanuel LEVINAS (1906-1995), philosophe français, auteur de *Totalité et Infini* (1961) et d'*Autrement qu'être ou au-delà de l'essence* (1974). Citation tirée d'*Éthique et Infini*, Fayard, 1982, p. 94.

Et, chaque fois que cela est possible, indiquer la Source, en respectant à la fois la liberté des consciences et le droit spirituel des jeunes à rencontrer le Christ. « Dire : me voici. Faire quelque chose pour un autre. Donner. Être esprit humain, c'est cela », écrivait Levinas²⁵. Être enseignant, c'est aussi cela.

L & V : Cela a-t-il vraiment un sens, la vie consacrée, en 2013 ?

M. L. : Quand je suis entrée dans la communauté Saint-François-Xavier, nous étions chaque année plusieurs à répondre à l'appel de Dieu dans cette forme de vie consacrée. Aujourd'hui, beaucoup de communautés religieuses vivent un mystère pascal de dépouillement radical, en vieillissant sans voir arriver la relève. Nul ne va de son propre gré vers la Pâque, et il faudrait recevoir cette situation avec la même confiance, la même humilité, le même abandon, que ceux de Jésus au seuil de sa Passion. Alors nos yeux pourront s'ouvrir pour le reconnaître

présent dans ces « passivités de diminution », selon l'expression du Père Teilhard de Chardin²⁶, et pour discerner les signes déjà donnés et les choix à poser pour que se lève un nouveau matin pascal.

Car le trésor de la vie consacrée est vital, non seulement pour l'Église, mais pour le monde. Il témoigne que Dieu suffit à combler une vie d'homme – c'est ce que le Père Daniélou m'avait dit lorsque je lui avais fait part de ma vocation, et j'ai pu vérifier que c'est vrai ! Il rappelle que la gratuité et l'inconditionnalité de l'amour ne sont pas des vues théoriques et utopiques, mais peuvent se décliner au quotidien, en mille formes diverses. Il rend perceptible à tous l'infinie créativité de l'Esprit Saint, et la fidélité de Dieu à l'histoire des hommes.

Enfin, et tout simplement : c'est un trésor qui rend heureux. Un inépuisable trésor de joie.

26. Pierre TEILHARD DE CHARDIN, *Le Milieu divin*, coll. « Livre de vie », Seuil, 1957, p. 70.

→ Auguste RODIN, *La Pensée* (portrait de Camille Claudel), 1901, Philadelphia Museum of Art.

Marguerite LÉNA